Harvey Keitel, l'Ulysse de Brooklyn

Autor(en): **Creutz, Norbert**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Film : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): **- (2000)**

Heft 6

PDF erstellt am: **05.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-932542

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Harvey Keitel, l'Ulysse de Brooklyn

Sans jamais atteindre au statut de star, Harvey Keitel a creusé son sillon à travers huitante films en trente ans de carrière. Pour saluer la réédition du mythique «Mean Streets» de Martin Scorsese, le CAC-Voltaire rend hommage à cet acteur hors du commun, l'un des plus marquants de sa génération.

Par Norbert Creutz

C'est un long chemin qui mène de «Mean Streets» (1973) au «Regard d'Ulysse» (1995), du cinéma de Martin Scorsese à celui de Theo Angelopoulos, et Harvey Keitel l'a parcouru avec tous les détours imaginables. Sorte de quête perpétuelle du rôle qui l'enrichira humainement, son voyage au long cours l'a déjà mené des Etats-Unis en Angleterre, en France, en Italie, en Espagne, au Maroc, en Nouvelle-Zélande et, dernièrement, au Vietnam. Et à 53 ans, ce n'est pas fini. Le seul mérite du récent «Holy Smoke» de Jane Campion pourrait bien avoir été de rappeler qu'il n'est guère d'acteur disposé à prendre plus de risques que Keitel, ce dur de Brooklyn vite catalogué par Hollywood comme gangster de service, mais qui accepte de finir un film en robe et en larmes dans le désert australien.

Adepte de la «méthode» enseignée par l'Actor's Studio, Keitel est prêt à jouer n'importe quel personnage à condition d'en connaître les motivations profondes. Un long travail qui a le don d'excéder certains cinéastes, mais qui a toujours porté ses fruits. Il est de ces acteurs qui se plongent corps et âme dans leur rôle. Plus il y a de zones d'ombre à explorer, plus il sera stimulé. Cette intensité de jeu, sa formidable présence physique et un regard perçant dans lequel se lit un grain de folie ont toujours fait de lui une figure fascinante.

Rival de Robert De Niro

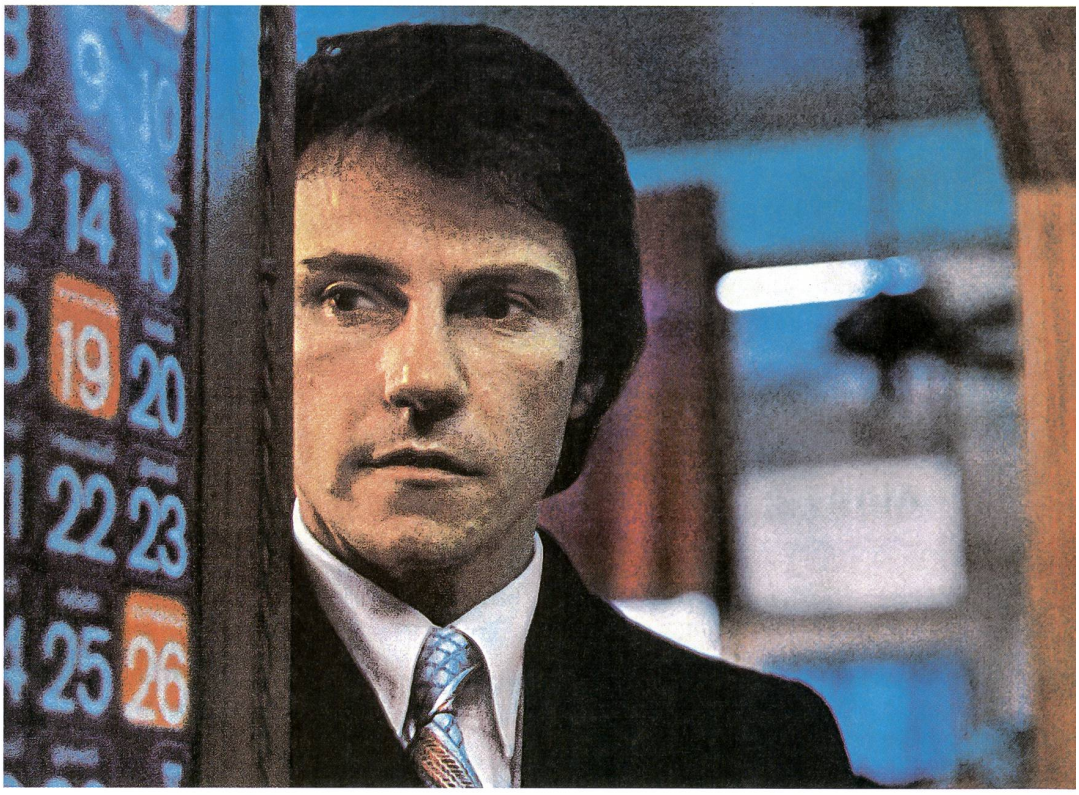
Sa carrière est une énigme. Ou plutôt, dispersion géographique oblige, une suite de disparitions et de résurrections. Propulsé au premier plan par le jeune Martin Scorsese, qui a fait de lui son alter ego dans son film de fin d'études «Who's That Knocking at My Door?» (1969) puis dans «Mean Streets», Keitel ne tarde pas à comprendre qu'il ne sera jamais une vedette, au contraire de son rival Robert De Niro. Dans l'attente d'autres offres, il rempile avec Scorsese pour des rôles secondaires dans «Alice ne vit plus ici / Alice Doesn't Live Here Anymore» – l'amant brutal d'Ellen Burstyn – et «Taxi Driver» – le maquereau de Jodie Foster. Après «Ambulance tous risques / Mother, Jugs & Speed») de Peter Yates, le premier de ses rares films commerciaux, la fin des années septante le trouve abonné aux premières œuvres de jeunes auteurs prometteurs: Alan Rudolph («Welcome to L.A.»), Ridley Scott («Les duellistes / The Duellists»), Paul Schrader («Blue Collar») et James Toback («Mélodie pour un tueur / Fingers»).

On ne saura jamais quelle tournure aurait pris sa carrière s'il n'avait pas abandonné le rôle de Willard à Martin Sheen dans «Apocalypse Now» de Coppola. Toujours est-il qu'à ce moment, Keitel prend le large. L'Europe l'accueille à bras ouverts et il joue pour Tavernier («La mort en direct»), Nicolas Roeg (le génial «Enquête sur une passion / Bad Timing») et Ettore Scola («La nuit de Varennes») avant de s'égarer dans des productions plus obscures, le plus souvent italiennes.

Héros de films «culte»

Le cinéma américain, lui, ne sait plus trop que faire de Keitel durant les années huitante. Quelques seconds rôles dans «Police frontière / The Border» de Tony Richardson, «Falling in Love» d'Ulu Grosbard ou «Wise Guys» de Brian De Palma font doucement baisser sa cote jusqu'à ce que Scorsese vienne le repêcher pour le rôle capital de Judas dans «La dernière tentation du Christ / The Last Temptation of Christ». Peu à peu, il reprend pied aux Etats-Unis («The Two Jakes» de Jack Nicholson, «Mortal Thoughts» d'Alan Rudolph, «Bugsy» de Barry Levinson, «Thelma et Louise» de Ridley Scott), avant d'exploser en 1992 dans deux productions indépendantes qui n'existeraient pas sans son engagement: «Reservoir Dogs» de Quentin Tarantino et «Bad Lieutenant» d'Abel Ferrara.

Promu acteur culte, Keitel devient dès lors plus boulimique que jamais, alternant grands et petits rôles dans quatre à cinq films par an. Souvent flic («Clockers» de Spike Lee, «Cop Land» de James Mangold) ou gangster («Pulp Fiction» de Quentin Tarantino), il s'avère encore plus intéressant hors de cette dichotomie dont il a épuisé les possibilités. Le monde entier le redécouvre dans «La leçon de piano / The Piano» de Jane Campion puis, pour une fois franchement sympathique, dans «Smoke» et «Brooklyn Boogie / Blue in the Face», diptyque de Wayne Wang et Paul Auster. Inspiré, ce dernier fait encore de lui le héros de son très beau «Lulu on the Bridge». Aujourd'hui, alors que les inédits s'accumulent à nouveau et que la mésaventure d'«Apocalypse Now» vient de se répéter avec «Eyes Wide Shut» (il devait jouer le rôle tenu par Sydney Pollack), Keitel pourrait être à un nouveau tournant. Mais il n'y a plus lieu de se faire du souci pour lui. ■



Harvey Keitel dans «Mean Streets»

Rétrospective Harvey Keitel, CAC-Voltaire, Genève. Renseignements: 022 320 78 78.
Films au programme: «Alice n'est plus ici / Alice doesn't Live Here Anymore» de Martin Scorsese; «Mélodie pour un tueur / Fingers» de James Toback; «Duellistes / The Duellists», de Ridley Scott; «Enquête sur une passion / Bad Timing» de Nicholas Roeg; «La mort en direct / Death Watch» de Bertrand Tavernier; «Falling in Love» de Ulu Grosbard; «Reservoir Dogs» de Quentin Tarantino; «Bugsy» de Barry Levinson; «Sister Act» d'Emile Ardolino; «La leçon de piano / The Piano» de Jane Campion; «Pulp Fiction» de Quentin Tarantino; «Clockers» de Spike Lee; «Smoke» de Wayne Wang; «Blue in the Face» de Wayne Wang et Paul Auster; «Le regard d'Ulysse / To Vlemma Tou Odyssea» de Theo Angelopoulos; «Cop land» de James Mangold; «Lulu on the Bridge» de Paul Auster.